



INTÉRIEUR JOUR

*Comment nos espaces intimes s'étalent dans la peinture.
Notre critique d'art a rêvé une exposition imaginaire.*

Par THOMAS LÉVY-LASNE



← François Boisrond, *Myriem Bateau Lavoir*, 81 x 100 cm, 2009

← Fernand Khnopff, *En écoutant Schumann*, 101,5 x 116,5 cm, 1883

↓ Édouard Vuillard, *Jeanne Lanvin*, 124,5 x 136,5 cm, 1933

C'

est un poncif mais être peintre figuratif, c'est représenter quelque chose du monde. Le tableau réaliste contient alors une mine d'informations historiques, sociologiques, anthropologiques que le peintre lui-même ne considère pas forcément. Tout comme ses représentations, nos lieux intimes ne sont pas neutres, ils transpirent une manière de voir le monde, un savoir-vivre, une

politique. Vermeer, dans "La Leçon de musique" (1662-1665) appartenant à la reine d'Angleterre, présente une pièce habitée par deux personnages entourés d'objets artisanaux raffinés, peu nombreux. Une époque où chaque acquisition était importante et où les biens répertoriés qu'on laissait en héritage tenaient sur une feuille de papier. Le design des fenêtres en vitraux trouve son explication technique, il était alors très difficile de fabriquer des plaques de verre en grand format.

Deux-cent-vingt ans plus tard, le piano de la femme de "En écoutant Schumann" (1883) du belge Fernand Khnopff est un peu perdu au milieu de la saturation des velours, des végétaux et surtout des dorures. L'absorption de la femme dans l'écoute musicale contraste avec l'étouffante ambiance calfeutrée du salon. Cela déborde même sur les côtés. La composition est moins classique qu'il n'y paraît, on devine difficilement une main de pianiste à gauche ...

PHOTOS: D.R.

PHOTOS: MUSÉES ROYAUX DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE, BRUXELLES / J. GELEYS - RO SCAN / RMN



••• et les bibelots sur le guéridon ne sont pas identifiables car coupés. Khnopff a conservé assez bêtement la jolie composition de sa photographie d'origine. Édouard Vuillard utilise également le médium photographique mais avec plus d'invention, comme dans son merveilleux "Grand intérieur aux six personnages" (1897). Il explose la perspective classique à la Vermeer, grâce notamment à la multiplication des points de fuite bien visibles dans le traitement des tapis enchevêtrés les uns sur les autres. Le tissu décoratif industriel est né, on imprime des motifs à tout-va. Le papier est également fabriqué en abondance, le bureau familial est saturé de papperasse. On est chez les bourgeois parisiens, le patriarcat, le goût de l'ancien, les décorations florales, les livres qui se montrent, la famille qui vit en vase clos entourée de bonnes. Édouard Vuillard est-il conscient de tout ce que nous raconte son tableau ? Sûrement non. Il s'amuse pourtant de la jungle intime de son milieu.

Au même moment au Danemark, un peintre comme Vilhelm Hammershøi peint les décors luthériens, la lumière froide qui glisse sur des murs vides, la brillance de la porcelaine blanche, les nuques des bonnes échevelées, quelque chose de l'ordre de la présence divine dans le monde réel. En Suisse, Félix Vallotton peint son "Intérieur avec femme en rouge de dos" (1903). Nous sommes en position de voyeurs, d'un chambranle de porte à l'autre, on arrive distinctement à la chambre et son lit, à chaque pièce un morceau de tissu dans un coin ; c'est bien le strip-tease de cette mystérieuse femme de dos que le facétieux peintre nous propose d'espérer.



→ David Hockney, *Mr and Mrs Clark and Percy*, 213 x 304 cm, 1970-1971

↓ Edward Hopper, *Room in New York*, 73,5 x 91,5 cm, 1932



↑ Michel Castaignet, *Christian au salon*, 100 x 100 cm, 2005

→ Johannes Vermeer, *La Leçon de musique*, 74 x 64,1 cm, 1662-1665

Édouard Vuillard est sûrement le peintre qui a peint le plus en appartement. Il est passé du Nabi à une forme beaucoup plus classique, en passant par une période mystérieuse due à une nouvelle ambiance, celle de l'apparition de l'électricité domestique qui commence dans les années 1890. La Belle Époque reste marquée par l'irruption des mystères nocturnes qu'on atténue avec des abat-jour. Après la première guerre mondiale, on reprochera au peintre inventif son retour à l'ordre avec un style beaucoup plus réaliste, comme son génial portrait de commande de la grande couturière "Jeanne Lanvin" (1933). On y retrouve pourtant toutes ses obsessions : la lumière qui traverse un volume, la vie indépendante des petits objets, avec une prédilection pour les câbles électriques, un goût pour la représentation des sculptures, des vitrines, des jeux de brillance et de texture, et son humour trivial, avec le chien sous le bureau dans les pattes de sa maîtresse. Le tableau est si frais et les goûts de Jeanne Lanvin tant d'avant-garde qu'on pourrait croire à un tableau de notre époque. Contrairement à Edward Hopper, qui a peint l'année précédente "Room in New York", représentation cultivée de l'*American way of life* dont on sent déjà les limites, la femme s'ennuie. L'esthétique est ultra-datée, le tableau pourrait faire partie du *mood board* de la série *Madmen*.

David Hockney, dont la rétrospective passe par Beaubourg cette année, peignait en 1970-71 "Mr and Mrs Clark and Percy". La représentation témoigne encore d'un certain esprit, la femme est debout, confiante, prête à l'action alors que l'homme •••

PHOTOS: ROYAL COLLECTION TRUST



PHOTOS: PHOTO SHELTON MUSEUM OF ART

Nous sommes en position de voyeurs



→ Félix Vallotton,
*Intérieur
avec femme en
rouge de dos*,
93 x 71 cm, 1903

↳ François
Boisrond,
*Myriem Palais
Royal Debout*,
162 x 130 cm,
2001

... est affalé dans son fauteuil Breuer. Aurait-on conçu une telle mise en scène des deux genres avant le XX^e siècle? Le pantalon pattes d'éph comme le design du téléphone blanc en bakélite ou le tapis en poil long blanc ancrent le tableau dans une courte période. Dans nos sociétés de consommation ultra-rapide, les modes passent plus vite, les temps sont plus identifiés. Plus proche de nous encore, on retrouve le mode de vie bobo sur le tableau intime du peintre français Michel Castaignet "Christian au salon" (2005). On y retrouve le mélange hétéroclite mondialisé entre coussins tribal, lampe industrielle, végétation en pot, masque africain et peinture contemporaine, le tout dans la décontraction de la robe de chambre éponge blanche d'hôtel, sûrement volée.

Plus bourgeois, l'excellent peintre François Boisrond peint sa femme Myriem Roussel, égérie godardienne, allongée dans le coin d'intimité des bords de lit qui évoque la curiosité enfantine pour "la chambre des parents". Impossible de ne pas prendre en compte l'émancipation des femmes dans un nu contemporain. L'érotisme nonchalant, la concentration à la lecture de l'actualité se distingue pour toujours de la figure féminine dans le tableau de Hopper. Dans un autre tableau de Boisrond, plus voyeur et intime à la Vallotton, la pièce étouffant d'objets est éclairée par la lumière d'un écran qui fait briller le parquet de l'appartement haussmannien sur lequel traîne une culotte sale. La touche ronde et précise du peintre évoque notre monde numérique mais c'est surtout le coloriste subtil qui parvient à nous faire ressentir la chaleur de nos espaces intimes trop étroits ●

—

*La curiosité enfantine
pour la "chambre
des parents"*

—



PHOTOS: MUSÉE KUNSTHAUS ZÜRICH / D.R.